

CONTES  
ET  
LÉGENDES

LOUISE MICHEL



Éditions l'Escalier





# CONTES ET LÉGENDES

1884

LOUISE MICHEL





## La Neige

Le vent d'hiver souffle dans l'ombre,  
La neige couvre les chemins ;  
Enfants, venez, la nuit est sombre,  
Au foyer réchauffez vos mains.  
Et pendant que vous êtes sages  
Prenez ce livre et ces images,  
Ce sont des souvenirs lointains.

Ceux dont on parle ont eu votre âge,  
Mais le temps va rapidement :  
Comme le flot qui bat la plage,  
Les jours ainsi s'en vont montant.  
Nous parlerons des mœurs antiques,  
Des pays lointains ou rustiques,  
Ou de ce qu'on voit en rêvant.

Écoutant le conte et l'histoire,  
Vous verrez la joie et les pleurs,  
Et le peu que pèse la gloire,  
Et ce que valent les grandeurs.  
Heureux, si, fixant vos pensées,  
Sur toutes ces choses passées,  
Vous devenez un peu meilleurs !



## La Vieille Chéchette

Il y a des êtres tellement disgraciés de la nature, tellement étranges à voir ou à entendre, que leur seul aspect est un sujet de tristes études pour les uns, de folles moqueries pour les autres.

Plusieurs de ces êtres-là n'ont pas toujours été ainsi : les uns ont eu quelque accident au moral ou au physique, les autres, à force de se laisser mollement aller à la fatigue ou à la paresse, sont descendus de quelques degrés et, sur cette pente-là, il n'y a plus de raison pour qu'on s'arrête.

D'autres encore (ce qui est affreux pour l'humanité) sont devenus ainsi sous la pression des persécutions.

- Ce n'est pas le plus grand nombre qui ont été frappés dès leur naissance.

Chéchette était une pauvre femme qu'on avait toujours vue vieille et toujours vue folle. Deux mauvaises recommandations pour les petits mauvais sujets, qui sont loin de respecter l'un et l'autre. La maison de Chéchette, c'était le bois ; son magasin, c'était le bois ; le nid de son enfance, l'asile de sa vieillesse, c'était toujours le bois.

D'où venait-elle ? Personne n'en savait rien, ni elle non plus. La première fois qu'on l'avait vue, déjà vieille, elle sortait d'un autre bois où sa mère l'avait élevée et venait de mourir.

Chéchette aimait sa mère, à sa manière. Elle s'en alla dans un autre village et s'y établit au milieu de la forêt.

C'était une étrange créature, dernier rejeton sans doute de quelque race nomade.

Tant que l'été durait, elle se nourrissait de fruits sauvages ; et, pendant l'hiver, elle avait son magasin où étaient entassés les



baies rouges des sorbiers, les faines huileuses, les glands, toutes les richesses de la forêt.

Parfois les écureuils, les sangliers, les rats visitaient son magasin : car le rocher qui lui servait d'abri était couvert largement... Si, à son retour de quelque promenade lointaine, elle ne trouvait plus rien, Chéchette recommençait ses provisions. Quand l'accident arrivait en hiver, elle allait jusqu'au village et demandait du pain. Les uns avaient pitié de la pauvre folle et remplissaient largement le haillon qui lui servait de tablier ou lui donnaient d'autres vêtements ; à ceux-là, elle souhaitait, dans sa langue, une infinité de belles choses.

Les autres se moquaient d'elle. Alors Chéchette faisait entendre un grognement fort expressif ; c'était sa manière peut-être de souhaiter le mal.

La nourriture qu'on lui donnait, un peu moins grossière que la sienne, lui semblait une suite de festins tant qu'elle durait. Quelquefois, en ayant pris beaucoup pour commencer, elle s'endormait pendant longtemps, à la manière des serpents et des lézards.

La forme des vêtements lui était indifférente, d'homme ou de femme, peu lui importait ; mais elle aimait beaucoup les garnitures, surtout quand il y avait des choses qui brillent.

Les enfants méchants lui offraient parfois des vêtements ornés de grelots et d'autres choses ridicules ; mais, s'ils avaient le malheur de rire, Chéchette leur jetait leur présent la figure ; souvent même elle devinait leur mauvaise intention sans qu'ils eussent besoin de rire, car elle avait l'instinct fort développé.

Ceux qui ont vu les statuettes grimaçantes du moyen-âge peuvent se faire une idée de Chéchette.

Elle était horriblement boîteuse et tellement borgne que son œil gauche avait presque disparu.

Sa bouche, largement ouverte, laissait passer toutes les dents à la manière de l'orang-outan ou du gorille.

Ses mains, énormes, noueuses et velues, ses larges pieds, l'épaisse crinière de cheveux roux qui descendait presque jusqu'à ses sourcils, tout en elle rappelait les plus vilains gnomes, les plus hideux singes.

Cet être-là s'attachait, elle aimait comme un chien ; il est vrai qu'elle eût mordu de même.

Elle ne revenait jamais de ses sympathies ni de ses antipathies. Quant aux animaux sauvages, ils n'avaient jamais attaqué Chéchettes, la prenant sans doute pour un membre de leur famille.

La personne à laquelle elle avait jusque-là témoigné le plus d'affection était une pauvre veuve, mère de trois petits enfants. Lorsque Madeleine Germain allait ramasser du bois mort, Chéchettes se trouvait toujours là pour l'aider à faire ses fagots, ou plutôt pour lui en faire d'énormes, qu'elle portait jusqu'à sa maison avec une aisance incroyable.

Le bois était son domaine ; elle y avait tout à fait un autre air qu'au village. Là, Chéchettes semblait plutôt un être surnaturel qu'un être grotesque.

Les méchants du village plaisantaient beaucoup Madeleine sur cette amitié ; ils riaient surtout lorsqu'elle laissait l'horrible vieille bercer dans ses longs bras les petits enfants, qui jouaient avec elle comme avec un chien fidèle.

Ceux-ci n'en riaient pas moins joyeusement et Madeleine s'inquiétait fort peu des mauvais plaisants.

Une nuit d'été, que tout le monde dormait profondément, après les fatigues d'une chaude journée employée à travailler dans les champs, on entendit retentir le seul cri qui fait lever tout le monde à la campagne : Au feu ! Au feu !

Pourquoi tous les autres périls qui peuvent atteindre leurs semblables laissent-ils insensibles les habitants des campagnes ? Ce serait horrible de croire que c'est un sentiment d'égoïsme, parce que dans l'incendie chacun craint pour sa propre demeure. Toujours est-il que, souvent, des malheureux ont crié à l'aide pendant longtemps et sont morts sans secours.

Cette nuit-là, comme on criait au feu, tout le monde fut immédiatement debout.

La maison de Madeleine brûlait comme un flambeau ; l'un de ses enfants avait, en jouant, allumé un petit feu près d'une porte, et, pendant la nuit, la pauvre cabane de bois et de chaume avait flambé.

On eut beau faire la chaîne pour entretenir les pompes, le feu ne se ralentit pas. Madeleine tenait dans ses bras deux de ses enfants et luttait, en désespérée, contre ceux qui voulaient l'empêcher d'aller chercher le troisième au milieu des flammes. On le croyait perdu.

Tout à coup, on vit quelqu'un entrer résolument au milieu des flammes ; c'était Chéchette. Elle avait vu qu'un des enfants manquait. Les charpentes calcinées croulaient avec fracas, la flamme tournoyait superbe et triomphante, dardant ses mille langues vers le ciel.

Quelques instants s'écoulèrent. Chéchette reparut, elle tenait l'enfant dans ses bras et le déposa évanoui devant sa mère. Elle était belle ainsi, la pauvre folle, dans cet acte de dévouement qui allait lui coûter la vie. Ses cheveux, son visage, tout son corps étaient couverts de larges brûlures ; son œil brillait d'une joie infinie. Chéchette, épuisée, tomba pour ne plus se relever. Quant à l'enfant, il revint facilement de son évanouissement, car elle l'avait couvert de ses haillons et de son corps pour le garantir. Aujourd'hui encore, Madeleine et ses enfants vont souvent porter au cimetière, sur l'herbe qui recouvre la folle, des fleurs des bois qu'elle aimait tant.

*Ne vous moquez jamais des fous ni des vieillards.*

## Robin des Bois

Les imaginations, frappées du bruit du cor et des aboiements des meutes, dans le silence des bois, personnifièrent leurs impressions sous le nom de Barbatos, duc de l'Abîme.

Il entend, dit la légende, le chant des oiseaux, les hurlements des loups ; il comprend le cerf qui brame et la feuille qui craque en se détachant et va rejoindre ses sœurs dans les valse du vent.

Il connaît les trésors enfouis, les cavernes et les aires.

Devant lui, quatre rois sonnent du cor, et il mène d'un bout du monde à l'autre la chasse des ombres.

C'est de Barbatos que l'on fit les Robin des Bois, les chasseurs noirs, les grands veneurs et toutes les chasses fantastiques qu'on croit entendre la nuit dans les bois.

Le vent souffle-t-il fort ? L'orage est-il dans les bois ? Les petits enfants des villages croient encore, comme leurs grand-mères, que c'est la chasse du Grand-Veneur qui passe avec grand bruit. Parfois la tempête hurle comme les loups, résonne comme les trompes ; alors on dit, sous les grandes cheminées, où toute la famille se chauffe à la fois : c'est Robin des Bois qui chasse. Cette croyance servit, il y a quelques années, à faire rentrer en lui-même un vieux paysan avare qui, ayant enterré son trésor au pied d'un chêne, s'imaginait qu'on a de la fortune pour mettre dans un vieux bas, renfermé dans un pot, sous la terre, et non pour servir à soulager les autres.

Quand je dis rentré en lui-même, cela ne signifie pas qu'il ait beaucoup mieux valu : car l'intérieur d'un avare n'est jamais bon ; mais enfin, il fit, grâce à la peur, une bonne action. La peur ! C'est un motif honteux ! Qu'attendre de plus d'un avare ?

Le père Mathieu était riche, comment en eut-il été autrement ? On disait que quand il dépensait un sou, il en mettait toujours la moitié de côté.

Comment faisait-il ? Je n'en sais rien. Comment avait-il gagné ses terres et tout l'argent que dans le bois il cachait au pied d'un vieux chêne ? Je n'en sais pas davantage.

Dans tous les cas, son argent, caché là, n'était pas même bon à nourrir les vers ou à faire pousser les truffes.

Chaque fois que le père Mathieu avait quelque pièce d'or à ajouter à son trésor, il attendait une nuit sombre et s'en allait au pied du chêne où, à la lueur d'une lanterne sourde, il comptait son argent en tremblant de peur, et d'affection aussi ; car il aimait ce trésor comme on aime sa famille, son pays, sa mère, tout ce qu'on a de plus cher au monde.

Un soir donc, à genoux au pied du chêne, il venait de compter, en tremblant, son or, le caressant de la main comme on eût fait à un enfant, et pensant que s'il se fût marié, sa femme aurait dépensé pour se nourrir et se vêtir, qu'il eût fallu élever ses enfants, que tout cela coûte horriblement, et qu'en restant seul il avait pu entasser. Il regrettait seulement de ne pouvoir vivre sans manger.

Mais il ne regrettait pas d'être demeuré orphelin fort jeune ; il aimait mieux son trésor qu'une famille.

Une seule chose l'ennuyait, c'est qu'on n'enterrerait pas son or avec lui ; et c'est à cela qu'il pensait, outre la crainte qu'il avait qu'on vint le surprendre.

Il avait donc grand soin de tourner contre lui la lueur de sa lanterne, et le moindre bruit de vent dans les feuilles le faisait tressaillir.

Tout à coup, une lueur rouge parut au fond d'une allée couverte, et en même temps une grande chasse, une chasse fantastique, telle que celles des légendes, s'élança de son côté ; les chiens ne donnaient pas un coup de voix, ils flairaient la piste ; les

chasseurs à cheval ne donnaient pas de fanfare ; c'était la chasse du Grand-Veneur, mais avec le silence de la mort, une vraie chasse de fantômes.

Le père Mathieu croyait à tous les chasseurs fantômes, beaucoup plus fermement qu'à sa conscience qu'il n'avait jamais sentie ; il serra son trésor contre son cœur, sous sa blouse, et se cacha derrière l'arbre, dans un fourré fort épais où il s'était ménagé une entrée en cas de surprise.

Il vit les chasseurs s'arrêter, et à la lueur des torches de résine, l'avare, épouvanté, distingua le poil du dos des chiens horriblement dressés ; leurs yeux semblaient pleins d'épouvante, et ils flairaient sans cesse de tous côtés. Les chevaux avaient même les crins hérissés.

À ce moment, une trompe lointaine sonna l'hallali : chevaux, chiens, chasseurs, se précipitèrent de ce côté.

Mathieu entendit craquer les branches, et les pieds des chevaux frapper le sol dans un galop effrayant.

C'était bien réellement, pensait-il, le Grand Veneur ou Robin des Bois.

Le vieil avare avait eu si peur qu'il se croyait au moment de la mort.

Mourir, pour lui, c'était quitter son trésor. Mais, contre son ordinaire, il avait autant de frayeur pour sa vie que pour son or ; car le danger était imminent.

Lorsque le bois fut redevenu silencieux, il se hasarda à sortir de sa cachette, emportant son or, dont il ne voulait plus se séparer, quelque danger qu'il crût avoir à le conserver auprès de lui.

De retour dans sa maison, une sorte de mesure toute en ruine, vraie demeure de hiboux et d'avare, il se coucha glacé d'effroi, tenant toujours dans ses bras le vieux pot qui contenait le bas plein de pièces d'or.

La frayeur l'avait brisé ; n'étant plus soutenu par la nécessité de fuir, il resta sans connaissance dans son lit.

Depuis deux jours, personne ne voyait le père Mathieu ; comme il était déjà vieux, on pensa qu'il pouvait être malade ou mort, et des voisins vinrent frapper à sa porte, qu'il avait barricadée solidement en rentrant.

Ne recevant aucune réponse, les voisins allèrent trouver le maire. Celui-ci mit son écharpe, beaucoup trop courte pour lui, parce que son prédécesseur était extrêmement maigre et lui extrêmement gros ; mais à l'aide d'un bout de ficelle, il parvint à la consolider. On amena le serrurier pour ouvrir la porte, les membres du conseil pour servir de témoins, et on procéda à l'ouverture. Ce n'était pas le tout de faire jouer une clé dans la serrure ; il y avait, derrière la porte, une barricade de meubles. On pensait que Mathieu était devenu fou, et, n'entendant rien, qu'il s'était pendu.

Une heure se passa à déranger les vieux bahuts entassés derrière la porte, après quoi, on découvrit Mathieu, couché, pâle et froid. On pensa alors qu'il aurait fallu amener le médecin ; mais pendant qu'on allait le chercher, le maire, ayant soulevé la couverture pour savoir si le cœur de Mathieu battait encore, sa main fit remuer le pot et un grognement sortit de la gorge de l'avare.

On avait, en effet, touché le cœur.

Alors tout fut découvert ; Mathieu revint à la vie.

Il se garda bien de raconter son aventure du bois ; mais on avait vu son trésor. Ne pouvant plus le garder chez lui, il se décida à le placer où il lui rapporterait le plus et sûrement.

Notre homme alla donc trouver le maire. Celui-ci, qui était un brave homme, se mit en tête de faire faire une bonne action à Mathieu. Cela devait étonner tout le pays.

« Père Mathieu, lui dit-il, avant de placer tout ça, vous devriez faire une chose qui vous porterait bonheur. Il y a ici la mère Nicole, qui est veuve avec sept enfants ; un loup enragé a mordu sa vache et les pauvres gens n'ont plus rien. Vous devriez lui acheter une génisse, ça ne coûte pas cher et vous porterait bonheur. »

Puis, comme il était bavard, le brave homme raconta à Mathieu quelle fière chasse on avait faite à ce loup qui avait inquiété toute la contrée ; tous les louvetiers du département y étaient, ils s'étaient séparés en deux bandes et on avait fini par tuer le loup pendant la nuit. Les chevaux et les chiens en avaient une telle frayeur qu'ils en avaient les crins et le poil tout droits. Les chiens n'ont pas donné de voix, ce qui prouvait que l'animal était vraiment enragé.

Le père Mathieu comprit que c'était là sa chasse de Robin des Bois où il avait pensé perdre la vie et son argent ; sans savoir ce qu'il faisait, il compta cent francs pour la génisse de Nicole, comme s'il eût payé quelque chose.

Quand il se ravisa, il n'était plus temps. Nicole eut sa vache, et le maire aida le vieil avare à trouver un sûr placement pour son trésor : il avait dans son bas cent mille francs en or et billets de banque.





## L'Héritage du Grand-Père Blaise

Le père Blaise était le plus riche fermier de la contrée. Outre les champs qu'il cultivait pour d'autres, à moitié ou autrement, il avait, en propre, un bien considérable.

Sa fille avait été élevée dans la meilleure pension de la ville, et son fils venait de sortir du collège avec une charge de prix à faire envie à ses camarades.

Margot, sa ménagère, était une personne fort avenante ; ne se mettant jamais en colère quand il tombait une averse sur le grain coupé.

Les domestiques se plaisaient à la ferme ; pourtant le père Blaise était triste, si triste qu'on craignait qu'il n'en mourût, d'autant plus que son père et son grand-père étaient, eux aussi, morts de tristesse, sans qu'on pût en savoir la cause.

Souvent les deux enfants, Rose et André, en causaient avec leur mère.

« Toi qui passes pour si savant, disait Margot à son fils, tâche donc de guérir ton père de sa tristesse. »

André faisait bien tout ce qu'il pouvait, mais il n'avancait guère. Il aurait raconté pendant dix ans tous ses meilleurs tours de collège, que Blaise se fut contenté de l'écouter gravement, car il contait bien, mais sans pour cela sourire aucunement.

En désespoir de cause, Rose alla, sans rien dire, trouver la vieille Jeannette.

C'était une paysanne qui avait près de cent ans.

Par conséquent, ayant bien des fois vu naître et mourir pères, enfants et petits-enfants ; connaissant l'histoire de chaque famille elle donnait quelquefois d'excellents conseils, ce qui la faisait passer pour très habile.

Rose alla donc consulter Jeannette pour la tristesse de son père.  
« Dame, ma fille, dit la vieille, je savons ben pourquoi ; mais il ne serait pas prudent de te le dire. »

Rose insista tellement, elle promit si bien le secret, et puis au fond la vieille Jeannette désirait tant raconter à la fillette tout ce qu'elle savait et chercher ensemble les moyens de guérir son père, qu'elle consentit.

« Mon grand-père m'a raconté, dit-elle, qu'il fut un temps où dans ce village la disette fut telle que ceux qui avaient un peu de terre donnaient, quand ils avaient des enfants, le champ entier pour un sac de blé, ou même d'orge, ou de sarrasin. »

Rose frissonnait ! Le grand-père de Jeannette, qui avait cent ans, cela devait être bien vieux ! Mais elle ne savait pourquoi ce commencement d'histoire lui faisait peur.

« Alors, continua la vieille, l'arrière-grand-père de votre père, qui s'appelait François Blaise, commença à acheter beaucoup de petits champs à ceux qui ne voulaient pas laisser mourir de faim leurs enfants ou leurs vieux parents.

Rose fondait en larmes.

« Dame, ma fille, dit la vieille, t'as voulu savoir.

- Oui, ma bonne Jeannette, dit la jeune fille, il faut que je sache, pour que mon père guérisse. »

Et, séchant ses larmes, elle écouta avec fermeté.

Jeannette continua :

« François Blaise, déjà riche, se maria richement, mais il y avait dans le village des familles ruinées. Il prit la chose à cœur et mourut.

« Son fils, à qui il avait, sans doute, recommandé quelque chose en mourant, mais qui n'avait point osé le faire, prit tristesse au même âge ; il mourut.

“Ton père est le cinquième.”

Rose avait trouvé un expédient ; mais il eût fallu dire à son père qu'elle connaissait le secret.

“Que feriez-vous à ma place, Jeannette ? demanda-t-elle.”

- Dame, Mam’zelle, c’est délicat ! dit la vieille.

- Mais enfin, disait la pauvre jeune fille, en joignant les mains, comment rendre ces maudits champs sans faire honte à notre père ?

La vieille laissa échapper étourdiment ces mots :

“Il y a longtemps que j’y songions, nous deux Jean-Claude : car c’est grand dommage de laisser mourir un pauvre brave homme qui sera tant pleuré.

- Mon père, n’a-t-il jamais essayé, dit Rose, de rendre quelque chose ?

- Dame, Mam’zelle, depuis ses arrière-grands-pères, ils ont toujours soutenu, en dessous, les familles ; mais ça ne leur satisfaisait pas encore la conscience, et votre père, c’est de même.”

Toutes deux se prirent à pleurer, tant la confiance et la douleur de Rose avaient ému la bonne femme. Elle arriva alors à une seconde étourderie, elle qui pourtant avait si forte tête, comme on disait dans le pays.

“Je verrons avec Jean-Claude !”

À peine ces paroles étaient-elles dites que Rose s’écriait : “Je comprends, Jeannette, vous et Jean-Claude descendez des familles qui ont fait ces tristes marchés.”

La vieille ne répondit pas.

Rose continua : “Ne me refusez pas ce que je vous vais demander. Vous et Jean-Claude, vous êtes bien vieux, quoique ce soit le plus jeune de vos neveux ; vous allez venir demeurer parmi nous ; mon père souffrira moins, et vous serez bien choyés, bien heureux !”

En parlant ainsi, elle rougissait la pauvre fille, car au fond, les terres, si étrangement achetées par son aïeul, étaient beaucoup à Jeannette.

Celle-ci eut pitié de l’enfant.

“Eh ben, oui, dit-elle, puisqu’il n’y a pas d’autre moyen !” Rose ne dormit pas de la nuit. C’était vraiment une heureuse inspiration que celle qui l’avait conduite chez Jeannette.

Le lendemain, Rose conduisit chez son père la centenaire et son neveu Jean-Claude, le vieux berger.

“Père, dit Rose, voici une société qui va t’égayer. Maintenant, ces bons vieillards demeureront avec nous.”

Blaise rougit et pâlit, et puis son cœur creva, comme on dit dans le village ; et il raconta, en fondant en larmes, comment de père en fils, recevant chacun le fatal récit et tous retenus par une mauvaise honte, ils n’avaient qu’aidé les descendants des malheureux avec lesquels son aïeul avait fait ces fatals marchés, et les terribles souffrances que chacun d’eux avait endurées.

Jean-Claude pleurait d’attendrissement.

“Qu’à ça ne tienne, père Blaise, dit Jeannette, gna pu que nous deux, Jean-Claude et moi de ces familles-là, et je venons demeurer avec vous pour toujours. À preuve que je baillons en héritage à André et à Rose tout ce que vous croyez qu’est à nous, quoique vous en ayez donné petit à petit la valeur ; mais je sais pourquoi ça ne vous contentait pas.”

Il fut fait, comme le disait Jeannette. Voilà pourquoi Blaise ne mourut pas de tristesse, comme son père et ses grands-pères.

Et voilà pourquoi Jeannette, vêtue de ses plus brillants atours, c’est-à-dire d’une coiffe comme on en portait au temps de sa jeunesse, et d’un beau corsage en pointe tout rouge sur une jupe rayée, assistait au mariage de Rose et d’André avec les enfants de Nicolas Garoui, le Breton, qui, comme eux, avaient bon cœur et avaient été bien éduqués.

## Les dix sous de Marthe

Combien de choses on souhaite, combien de choses on rapporte à propos du jour de l'an !

Voilà une de celles qu'on raconte ; quant à celles qu'on peut souhaiter, en voilà une aussi : *vivez et mourez en paix avec votre conscience.*

La petite Marthe avait reçu un grand nombre de jouets et une quantité prodigieuse de bonbons. Comme elle n'avait que six ans, on n'était pas encore à midi qu'elle était déjà lasse des jouets et rassasiée de bonbons.

Marthe demanda alors à sa grand-tante, qui la gâtait beaucoup, de vouloir bien venir un peu se promener avec elle.

La bonne vieille ne prit guère d'argent, car elle savait qu'elle ne refuserait rien à Marthe, tant qu'elle en aurait, et elle ne voulait pas lui apprendre à prodiguer pour ses caprices.

Le temps était beau, mais il faisait grand froid ; Marthe enfonçait ses bras, tant qu'elle le pouvait, dans un manchon presque aussi gros qu'elle.

Les boulevards étaient couverts de boutiques, et Marthe fit tant d'achats, pour commencer, que bientôt la grand-tante n'eut plus qu'une pièce de dix sous.

La petite fille avait plein les bras et plein son manchon d'objets fort éclatants, coûtant très peu et ne valant pas davantage.

Sachant qu'il n'y avait plus beaucoup à dépenser, elle s'avisa de penser aux petits enfants qui avaient passé leur jour de l'an sans jouets et sans bonbons.

C'était fort vilain d'y avoir songé si tard, mais Marthe n'avait encore que six ans et, au fond, elle n'avait pas mauvais cœur.

Du reste, sa tante la gâtait trop et d'une manière qui n'était pas raisonnable.

Au moment où elle commençait à penser aux autres assez tardivement, deux enfants, plus petits qu'elle, frappèrent ses regards ; ils étaient si pâles et paraissaient si tristes que la bonne tante en fut frappée comme elle.

Le plus âgé, vêtu fort proprement de noir, mais d'une manière trop légère pour la saison, était arrêté pour ajuster au cou de son frère, qui grelottait quoique plus chaudement habillé, sa petite cravate de laine, et il avait, le pauvre enfant, son petit cou tout violet de froid.

“Où allez-vous ainsi, mes petits amis ?” leur demanda la tante.

- Nous revenons, madame, répondit l'aîné, de chez une dame amie de maman que nous n'avons pas trouvée chez elle, et nous rentrons à la maison.

- Oui, ajouta le petit avec cette confiance naïve de l'enfance, nous allions chez madame Paul, afin qu'elle nous donne un peu d'ouvrage pour maman et avoir de quoi acheter du pain.» Et comme l'aîné le regardait de travers pour faire cesser son bavardage, la dernière petite pièce de dix sous était dans la main du petit, et Marthe avec sa tante se sauvaient pour que l'aîné ne la leur rendît pas.

Quand elles furent loin, Marthe se mit à pleurer. « Ô ma tante ! dit-elle, combien je regrette d'avoir acheté tant de joujoux ! Nous aurions pu donner bien davantage à ces pauvres enfants ! » Dix ans après, Marthe, jeune fille de seize ans, reçue institutrice depuis quelques mois, avait fait de la vie un rude apprentissage dont elle était loin de se douter autrefois.

Ses parents n'avaient pas réussi dans leur commerce et, faute d'une petite somme de cinq à six cents francs, on pouvait leur faire une mauvaise affaire.

Marthe venait d'entrer comme sous-maîtresse dans un externat. Elle devait gagner huit cents francs au bout de l'année ; mais

n'étant payée que par mois, il lui était impossible d'offrir tout de suite la somme due par son père pour des marchandises non encore vendues.

S'il ne payait pas à l'échéance, son billet serait protesté.

S'il rendait les marchandises, ne pouvant payer, il lui fallait fermer son magasin.

Une idée vint à Marthe, elle la communiqua à la grand-tante, alors âgée de quatre-vingts ans, et qui la chérissait comme par le passé.

Elle l'eût même encore gâtée si Marthe n'eût été raisonnable.

« Ma tante, dit la jeune fille, il me semble que nous pouvons obtenir un arrangement du créancier de mon père ; gagnant huit cents francs par an, je puis lui en donner cinquante tous les mois, le jour où je toucherai mes appointements. Peut-être acceptera-t-il. »

La bonne vieille approuva l'idée, et voulut accompagner sa petite fille.

Lorsqu'elles arrivèrent chez Marcel frères, toutes deux furent fort surprises de voir sur l'enseigne du commerçant une pièce d'argent sculptée en relief avec cette inscription : *« Aux cinquante centimes du jour de l'an »*.

Elles se souvinrent des cinquante centimes de Marthe et n'osant se communiquer leur pensée, elles entrèrent dans le magasin.

L'aîné des frères Marcel était assis au bureau, faisant l'office de caissier ; le plus jeune remplissait l'emploi de garçon de magasin ; une femme paraissant plus souffrante qu'âgée, remplaçant tantôt l'un, tantôt l'autre de ses fils.

Marthe, que la grand-tante aimait à entendre parler, parce qu'elle en était idolâtre, exposa le but de leur visite très simplement, mais avec une énergie qui prouvait qu'on pouvait se fier à sa parole. Marcel, l'aîné, à qui elle s'était adressée, appela sa mère et son frère.



Il avait reconnu, non pas Marthe, grandie énormément, mais la bonne vieille, qui depuis dix ans avait à peine changé.

« Nous avons, dit-il, l'honneur de voir celles qui sont cause de notre aisance. »

Et comme sa mère et son frère s'étaient empressés d'entourer les deux arrivantes, il raconta qu'après le départ de Marthe et de la vieille dame, il les avait longtemps cherchées, car ni lui ni son frère ne demandaient l'aumône.

En rentrant chez leur mère, comme il ne pouvait se consoler, l'amie chez laquelle il n'avait trouvé personne entra à son tour ; elle apportait de l'ouvrage et un peu d'argent.

On put donc acheter du pain sans toucher à la petite pièce qui avait rendu le cœur si gros à l'aîné.

Il fut même tout à fait consolé dans sa fierté quand sa mère lui dit : « Peut-être qu'à ton tour tu pourras rendre, si tu travailles, des services aux autres sans les offenser. »

Félix Marcel, ayant réfléchi là-dessus, demanda la pièce de dix sous pour en faire l'usage qu'il voudrait, annonça qu'il ne rentrerait que le soir et prit à la main son petit frère, qu'il ne quittait jamais, avec un air de résolution comme s'il eût été à la conquête du monde.

Les deux amies, l'ayant laissé sortir avec un sourire, car c'était un brave enfant en qui on pouvait avoir confiance, s'amusèrent à le suivre de loin.

Félix, tenant toujours son petit frère par la main, alla jusqu'à une marchande d'objets à un sou et lui demanda si elle pouvait lui en vendre pour dix sous, au prix des marchands – *car il allait entrer dans le commerce !*

La marchande partit d'un interminable éclat de rire ; mais comme c'était justement à cette même place que l'enfant avait tant cherché la dame aux dix sous, elle se douta de quelque projet courageux.

Non seulement elle ajouta aux objets une forte pacotille en disant : « Tu me paieras ceux-ci quand tu auras une recette, », mais elle prit les deux frères sous sa protection, et leur arrangea une toute petite table devant la sienne. Tous trois étaient, le soir, tellement amis, qu'ils ne pouvaient plus se séparer. Ils gagnèrent ce jour-là le triple de leur mise. La bonne marchande n'avait pas d'enfants. Quand l'époque du jour de l'an fut passée, elle les prit pour l'aider dans sa petite boutique, sous prétexte qu'ils lui seraient fort utiles, car Félix n'y aurait pas consenti sans cela. Le commerce avait prospéré ; en dix ans, la boutique de la mère Hortense était devenue un gros magasin où vivaient les deux veuves et les deux frères.

Tout cela, grâce aux dix sous de Marthe !

Félix en était là de son récit, quand rentra la mère Hortense qui revenait tout à propos de quelques courses.

Je vous laisse à penser, chers enfants, quel accueil on fit à Marthe et à la grand-tante.

Félix exigea que les six cents francs ne lui fussent remis qu'au bout de quatre ans.

À cette époque-là, le père de Marthe ayant fait de meilleures affaires, le magasin des frères Marcel ayant continué à prospérer, tout le monde fut d'avis que pour la fête de la bonne grand-tante on prêtât chacun cent francs à six orphelins dont les uns avaient à soutenir leur mère, les autres leurs petits frères.

La bonne vieille, ce jour-là, pleura de joie, et cette action porta bonheur à tous, car elle vécut longtemps encore et les six commerces prospérèrent.



## TABLE DES MATIÈRES

La Neige . . . . .	5
La Vieille Chéchette. . . . .	7
Robin des Bois . . . . .	11
L'Héritage du Grand-Père Blaise . . . .	17
Les dix sous de Marthe. . . . .	21
Le Père Remy . . . . .	27
La Famille Pouffard . . . . .	37

- Imprimé sur les presses des Éditions l'Escalier -  
Papier de couverture : Awagami Bamboo 170 g.  
Papier pages intérieures : Bouffant Olin Bulk 80 g.  
Police : Goudy Old Style dans ses trois fontes principales.  
Impression numérique laser pour les pages intérieures et jet d'encre pour la couverture.  
Reliure métallique.

Dépôt légal : avril 2019